

Nasser Djemaï revient sur la scène de l'Estive avec "Les gardiennes"



Les Gardiennes, la nouvelle mise en scène de Nasser Djemaï, dans laquelle l'auteur distille réalisme et surnaturel Luc Jennepin.

L'acteur, auteur et metteur en scène grenoblois, Nasser Djemaï, revient pour la troisième fois en Ariège à l'occasion de sa septième création. Il présentera Les Gardiennes à Foix, mardi 7 février, à 20 h 30, sur la scène de l'Estive.

Cette pièce, Les Gardiennes s'intéresse, cette fois, à la dépendance et au vieillissement des femmes. Pourquoi avez-vous choisi d'appeler cette pièce Les Gardiennes justement ?

Ce qu'il faut savoir, c'est que les quatre femmes, dont Rose qui est dépendante, ont travaillé ensemble toute leur vie et ont décidé de vieillir ensemble. Elles sont devenues une famille et sont toutes responsables les unes des autres. Rose était elle-même une figure de proue des mouvements syndicaux qui ont fait avancer la cause féminine et les droits sociaux. Donc les trois autres sont comme des anges gardiens pour elle.

Ce sont aussi les gardiennes d'un territoire circonscrit autour de l'appartement de Rose, puisque les autres ont quitté leur maison pour habiter chez elle. Puis enfin, ce sont les gardiennes d'un autre temps où les choses étaient moins quantifiées, moins violentes.

L'objectif pour vous est aussi d'inviter au débat ?

Bien sûr, je fais ce métier pour pouvoir bouger les regards, donner un autre angle de vue. C'est aussi se rendre compte que ce n'est pas parce qu'on vieillit, qu'on n'a pas des désirs, pleins de rêves et d'envies. C'est aussi casser des clichés, apporter une autre grille de lecture sur la vieillesse féminine et, en même temps, sur le fait que les choses ne sont pas aussi simples et caricaturales qu'on le pense. Elles revendiquent une certaine liberté et c'est très important.

Dans cette pièce, on retrouve aussi du surnaturel. Pouvez-vous nous en dire plus ?

On va retrouver les figures de Macbeth chez Shakespeare, qui sont plus folles, plus dangereuses, plus inquiétantes parce que ce ne sont pas que des gentilles mamies. J'aime bien car il y a un petit côté Arsenic et vieilles dentelles (film américain sorti en 1944, N.D.L.R.) qui m'excite beaucoup là-dedans car c'est très drôle. Cette pièce, c'est aussi la clownerie et la drôlerie de ces femmes, c'est une tragédie racontée de manière très joueuse et très surprenante.

C'était important pour vous de mettre en exergue cette dimension clownesque ?

Ah oui ! Sinon pour moi, il n'y a pas de théâtre. Ça fait partie du processus de fabrication. Le contrôle, le sérieux, ce n'est pas ma tasse de thé. (rires).

L'humanité est au cœur de cette pièce. C'est un thème qui vous touche particulièrement, que vous avez besoin de faire ressortir dans les sujets auxquels vous vous attachez ?

Oui j'ai besoin d'interroger le comportement humain et m'attacher surtout à ce qui est complexe. Ne pas tomber dans le manichéisme du gentil d'un côté, et du méchant, de l'autre. On est tous des monstres en puissance, des anges et des démons. Tout dépend du contexte et des circonstances dans lesquelles on évolue. Moi ce qui m'importe dans l'écriture, c'est de montrer les multiples facettes dont on dispose et qui font de nous des êtres vivants.

Pourquoi vouloir distiller, dans cet ancrage réaliste, le surnaturel et le fantastique ?

Pour moi, c'est aussi une manière d'emmener le spectateur vers un autre niveau de conscience, lui proposer un voyage vers la féerie et qui va, quelque part, nous faire oublier le quotidien. C'est aussi la possibilité de donner de l'épaisseur à la proposition théâtrale. L'imaginaire permet de décoller et d'entendre le propos sous un autre angle. Ce n'est pas qu'un spectacle sur la dépendance et la vieillesse, c'est aussi un spectacle sur la féerie, sur la poésie, sur les insectes, sur la faune et la flore.

Il vient d'où ce besoin de raconter des histoires, de s'inspirer des contes, des mythologies ?

Je pense que c'est aussi lié à mon histoire personnelle qui ne s'est pas beaucoup racontée. Je suis un enfant de l'immigration algérienne arrivé en France dans les années 1970. Et, en réalité, on m'a très peu parlé de mon pays d'origine. J'ai baigné avec une sorte d'absence et des parents qui portaient en eux des rites, des légendes transmises simplement de manière orale. Beaucoup de choses m'échappaient que je ne connaissais pas. Je crois que c'est surtout un besoin de combler une absence.

Le temps qui passe vous fait peur Nasser Djemaï ?

Non le temps qui passe ne me fait pas peur. Je pense toujours à Marguerite Duras qui dit que l'enfance c'est un état de guerre. Et effectivement, je ne retiens pas forcément un bon souvenir de mon enfance. Une sorte d'enfance prise sous l'ombre d'une lune comme si j'étais en attente d'éclore indéfiniment. Je prends beaucoup plus de plaisir aujourd'hui à voler de mes propres ailes. D'une certaine manière, je suis assez heureux de prendre de l'âge. En tout cas, je ne suis pas un nostalgique. Je crois en la force de l'avenir et de la résilience.

Vous étiez comment enfant ?

J'étais un garçon qui écoutait beaucoup, parlait peu, mais posait beaucoup de questions. Donc j'avais une soif d'apprentissage quasi insatiable. Je crois que c'est lié à l'absence et puis le goût que j'avais pour les aventures, pour l'inconnu, pour l'échappatoire. Se raconter des histoires, c'est aussi une manière d'échapper à la réalité. Je crois que je suis un garçon qui voulait échapper à sa propre réalité.

Clémentine Rivière